

Biennale ELEMENTA #2 CORPUS CÆLESTE

Un projet Circa x Observatoire de la Côte d'Azur (OCA)

du 21 août au 2 octobre 2021

Une exposition collective sur 2 sites
(Villa Henry & Observatoire Mont Gros)

sous le commissariat d'Isabelle Pellegrini

Avec les artistes :

Dominique Blais
Sophie Blet
Evan Bourgeau
Eric Caligaris
Caroline Challan Belval
Camille Franch-Guerra
Patrick Frega
Isabelle Giovacchini
Jérôme Grivel
Delphine Mogarra
Ève Pietruschi
Duo Todèl – Tom Rider & Delphine Wibaux
Delphine Wibaux



Exposition collective sur les Astres et le Cosmos, dans le cadre du deuxième opus de la Biennale ELEMENTA initiée par Circa en 2019 et explorant nos relations aux éléments.

Cette exposition collective d'art contemporain met en exergue le lien art/science en abordant notre lien à l'Espace, au Cosmos, à la fois dans le lieu intime de la Villa Henry et dans ceux majestueux du Grand Méridien et de la Grande Coupole de l'Observatoire de la Côte d'Azur.

Dans le cadre de ce projet, les artistes sont entré.e.s en relation avec des scientifiques de l'OCA et ont eu accès aux fonds patrimoniaux et scientifiques.

CORPUS CÆLESTE souhaite relier l'Être à l'infini cosmologique, porter le regard à la fois sur l'origine et vers l'horizon, questionner l'Ether pour mieux se relier à la Terre.

Quod est ante pedes nemo spectat : caeli scrutantur plagas.

« Nul ne voit à ses pieds : nous épiions les plages du Ciel... »

Ennius – Poète Latin (239-169)

Sic itur ad astra

« Voilà comme on monte aux étoiles »

Virgile, *Enéide*, IX.641.

Du noir puisons la lumière. Simple, riche naïveté lumineuse. [...]

L'art dans l'enfance du temps, fut prière. Bois et pierre furent vérité. Dans l'homme je vois la lune, les plantes, le noir, le métal, l'étoile, le poisson. Que les éléments cosmiques glissent systématiquement. [...] La bouche contient la puissance de l'obscurité, substance

invisible, bonté, peur, sagesse, création, feu.

Tristan TZARA, «Note 6», parue dans *Sic*, n°21-22, sept.-oct. 1917

Estimer correctement son degré d'ignorance est une étape saine et nécessaire.

Hubert Reeves, Astrophysicien

CORPUS CÆLESTE - second opus de la Biennale ELEMENTA créée en 2019 par Circa et questionnant notre relation aux éléments - souhaite relier l'Être à l'infini cosmologique, porter le regard à la fois sur l'origine et vers l'horizon, questionner l'Ether pour mieux se relier à la Terre.

Comment nous, êtres humains, pouvons ressentir notre présence aux astres, au cosmos, aux galaxies ? Quel est ce lien parfois ténu, parfois si fort qui nous relie à l'Univers cosmologique ? Les scientifiques s'en emparent et l'étudient depuis tant d'années, mais les artistes eux aussi le questionnent et l'expérimentent depuis la nuit des temps. La recherche scientifique rejoint la quête métaphysique dans cette fascination universelle.

CORPUS CÆLESTE souhaite mettre en exergue notre lien art/science à l'Espace, au Cosmos, à la fois dans le lieu intime de la Villa Henry et dans ceux majestueux du Grand Méridien et de la Grande Coupole de l'Observatoire de la Côte d'Azur.

Les œuvres de Dominique Blais, Sophie Blet, Evan Bourgeau, Eric Caligaris, Caroline Challan Belval, Camille Franch-Guerra, Patrick Frega, Isabelle Giovacchini, Jérôme Grivel, Delphine Mogarra, Ève Pietruschi, le Duo Todèl et Delphine Wibaux s'inscrivent dans les espaces, s'y fondent et s'y déploient.

L'intensité des lieux accueille des œuvres discrètes et généreuses, délicates et puissantes, distillant leur présence profonde et subtile. Les œuvres des artistes incarnent avec grâce et en toute humilité, le lien entre l'Être et le Ciel, les pieds sur terre et la tête dans les corps célestes.

Au commencement de toute recherche, il y a un autre commencement qui, selon Aristote, est celui de l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont. Le champ de cette quête artistique comme scientifique est infini, tout comme l'éther -au-dessus, autour, en-dessous de nous- est le commencement sans cesse repoussé de notre perception du monde et de notre place en ce monde.

La théogonie transmise par les poètes grecs dont Hésiode, avait déjà touché du doigt la théorie du Big Bang et de la création du monde : au commencement était le Chaos primordial, masse informe et grossière où tous les éléments étaient confondus. Puis vint Gaïa (Déesse de la Terre), la matière terrestre, associée à la puissance formidable d'Eros (dieu du désir et de l'amour), principe de la force attractive. Dès l'apparition de ces principes premiers que sont l'espace, la matière et la force attractive, les différents éléments s'unirent et se combinèrent.

Vinrent alors Érèbe (Dieu des Ténèbres) et sa sœur Nyx (Déesse de la Nuit), principes masculin et féminin de l'obscurité. Ceux-ci donnèrent naissance à Æther (la lumière des régions supérieures) et à Héméra (la lumière de l'atmosphère terrestre). Hypérion (le feu ardent), épouse Théïa (la précieuse créatrice des métaux) sa sœur, une union dont naquirent : Hélios (le Soleil), Séléné (la Lune) et Éos (l'Aurore).

La Cosmologie est une suite incroyable d'avancées : du géocentrisme d'Aristote à Ptolémée, de la révolution Copernicienne à l'héliocentrisme de Bruno et Galilée, de la découverte de la gravitation par Newton, à Einstein et la relativité en passant par la théorie du Big Bang, la découverte de la matière noire et les multivers d'Hawking... L'Espace n'en finit pas de s'étendre et la cosmographie contemporaine, portée par Hélène Courtois jusqu'à Laniakea, s'en va toujours plus loin... Mais comment se représenter dans l'Univers si grand, comment l'Humanité peut-elle se penser dans cet infini ?

Notre système solaire déjà immense nous semble si petit à l'échelle des découvertes les plus récentes, et pourtant il y reste tant à découvrir...

Le culte du ciel, de la lumière, de la Lune, du Soleil et des étoiles a régi la vie des humains depuis les chamanismes, animismes, polythéismes et autres panthéismes, reliant l'humain au Cosmos, la nature aux hommes et aux femmes, sans les séparer. Le Cosmos païen était un enseignement riche et nécessaire pour survivre, il disait les cycles, leur force ; leur lien physique et métaphysique guidait les humains. Le savoir ancestral connaissait les équinoxes et les solstices, la mesure du temps se faisait par la longueur des ombres et par la succession des saisons. Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver servaient de métaphore aux cycles de la vie et ce qui convenait à la plante, à l'arbre, à l'oiseau, au félin, à la lune ou au soleil convenait à l'être humain puisqu'il faisait partie du grand tout du vivant.

Puis les temps monothéistes et instruits ont déconnecté l'Homme de la Nature et le lien s'est rompu. Mais les découvertes scientifiques les plus récentes renouent ce lien, la crise climatique que vit notre planète aujourd'hui nous confirme que l'équilibre de la nature est indispensable à notre survie et que nous faisons partie de ce tout que nous avons cru indigne, inférieur, impure, im-monde.

Oublier le lien au Cosmos c'est se couper de notre naturalité. Les astronomes et astrophysiciens préservent ce lien par leur constante observation et analyse, ils nous relient à l'Ether tout en nous donnant de nouvelles pistes de lecture et de compréhension de ce monde à la fois fini et sans limite, dont nous faisons partie. L'astrophysique a effectué tant de découvertes dans ces dernières 50 années que la place de l'être humain est devenue infiniment petite face aux planètes, étoiles doubles ou effondrées, univers multiples ou chiffonnés, trous noirs ou de ver et autres fontaines blanches... Nous observons le ciel dans un monde d'illusions d'optique qui diffèrent le temps et l'échelle. Les femmes et les hommes qui portent le regard sur ce monde cosmologique font aussi l'expérience du sublime, de ce qui nous dépasse, nous subjugué et nous effraie – la mesure de notre fragilité et de notre puissance.

Face au sublime, l'humilité et le respect sont de rigueur. Enfin et à nouveau. Et avant qu'il ne soit trop tard pour nous, levons les yeux vers ce ciel qui nous porte et soyons conscients de notre appartenance à un ordre plus grand, celui de la Nature, des Éléments qui nous constituent et de l'harmonie qui les conduit. Déjà en 1968, Lévi-Strauss concluait son *Origine des manières de table* par un magnifique appel :

« Quand ils proclament [...] que "l'enfer, c'est nous-mêmes", les peuples sauvages nous donnent une leçon de modestie qu'on voudrait croire que nous sommes encore capables d'entendre. En ce siècle où l'homme s'acharne à détruire d'innombrables formes vivantes, après tant de sociétés dont la richesse et la diversité constituaient de temps immémorial le plus clair de son patrimoine, jamais sans doute il n'a été plus nécessaire de dire, comme font les mythes, qu'un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même, mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme, le respect des autres êtres avant l'amour-propre ; et que même un séjour d'un ou deux millions d'années sur cette terre, puisque de toute façon il connaîtra un terme, ne saurait servir d'excuse à une espèce quelconque, fût-ce la nôtre, de se l'approprier comme une chose et s'y conduire sans pudeur ni discrétion »¹. C'est une approche, une éthique et une philosophie qu'ELEMENTA souhaite remettre en perspective en questionnant les Éléments afin qu'ils nous confient les indices de la création d'une présence humaine respectueuse de la planète qui nous accueille.

Les artistes déploient dans cette exposition une puissance poétique toute en retenue. Leurs œuvres disent le monde suspendu, l'atome dans le cosmos, le cosmos dans l'atome, l'infinitesimal dans l'infiniment grand... Elles offrent une expérience poétique du monde, à la fois instrument et signifiant.

Cette exposition n'a pas pour objectif de définir ou d'expliquer mais plutôt de proposer une réflexion, un ressenti, une place, une quête partagée tant par les scientifiques que par les artistes et chacun et chacune, ne serait-ce qu'en levant les yeux vers le ciel étoilé, en contemplant un coucher de soleil ou en suivant les mouvements de la lune.

Les artistes de CORPUS CÆLESTE sont entré.e.s en relation avec des scientifiques de l'Observatoire de la Côte d'Azur, ont eu accès aux fonds patrimoniaux et scientifiques et s'en sont imprégnés. Leurs œuvres donnent à voir ce lien au Cosmos, aux Astres, à l'Ether.

Les propositions artistiques sont des quêtes ontologiques de la spiritualité première, celle où chacun peut sentir et découvrir son appartenance au cosmos. Que cette appartenance soit artistique, scientifique ou émotionnelle nous sommes tous liés à l'Ether. Les artistes permettent ici à chacun.e de se retrouver au cœur de ce lien et de prendre conscience qu'il.elle est un fragment infime d'un tout incommensurable.

Empruntons comme Bachelard dans « *L'air et les songes* » ces mots à O.V. de L. Milosz « Voir et regarder échangent ici leur dynamisme : on reçoit et l'on donne. Il n'y a plus de distance. Un infini de communion efface un infini de grandeur. Le monde des étoiles touche notre âme : c'est un monde du regard. »²

L'acte premier de l'astronomie est bien celui du regard, de l'observation, tout comme l'acte final de l'œuvre artistique est celui de se soumettre aux regards. Ici se croisent les regards, CORPUS CÆLESTE donne à voir ce croisement, cette intersection, l'interstice, l'invisible, une cosmologie imaginaire et pourtant bien réelle. Une expérience chaque fois renouvelée offerte au regardeur : celle de faire coïncider le paysage extérieur astronomique et le paysage intérieur cosmologique. Aligner l'Être et le Cosmos, l'Art et la Science, le regardeur et l'œuvre, culture et nature.

L'exposition dit les rythmes millénaires, les cycles ancestraux, les alternances cosmiques, les temps, la matrice, l'origine et la fin, les constellations, les planètes, les nébuleuses, les galaxies, le vide, les instruments, l'œil, la main, la recherche, l'observation ; la création.

Regarder la Nature, percevoir le Monde, saisir l'Univers, expérimenter l'Art, aborder les Corps Célestes et permettre à chacun.e de s'y incarner.

Isabelle Pellegrini, Août 2021

¹ « *L'origine des manières de table* », Claude Lévi-Strauss, 1968, Plon

² « *Ars Magna* » O.V. de L. Milosz, 1924 in « *L'air et les songes – Essai sur l'imagination du mouvement* » de Gaston Bachelard, biblio essais

Dominique BLAIS



Né en 1974, il vit et travaille à Paris. Depuis le début de sa pratique artistique, Dominique Blais a toujours placé son travail dans une logique contextuelle. Lieu, temporalité et contrainte(s) sont ainsi des sujets et/ou des objets que l'artiste investit et questionne pour développer une réponse conceptuelle et formelle en relation avec les éléments prédominants de sa démarche : la perception sensible et physique de notre environnement,

le rapport à l'invisible et à l'in audible ou encore la matérialisation du temps. La question des matériaux, qu'ils soient physiques ou évanescents, se révèle primordiale dans son œuvre. Ne se limitant pas à un domaine privilégié, il élargit son vocabulaire plastique à un ensemble de médiums et techniques (dessin, céramique, photographie, installation, son, vidéo, etc.) qui lui permettent de concevoir et mettre en œuvre des propositions faisant écho aux problématiques de son processus de recherche.

Son travail fait l'objet de multiples expositions personnelles et collectives, notamment au centre d'art contemporain Le Lait à Albi, au Musée de la Poste à Paris, au Carré - Chapelle du Genêteil à Château-Gontier, à la Biennale de Lyon, au Musée d'arts de Nantes, au Frac Franche-Comté à Besançon, au Minsheng Art Museum à Shanghai, au Vilnius Academy of Arts, à Zacheta National Gallery of Art à Varsovie, au Palais de Tokyo, au Grand Palais et au Musée des Arts et Métiers à Paris, à la Villa Arson à Nice ou encore au Mac/Val à Vitry-sur Seine. Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections publiques et privées. Dominique Blais est représenté par la galerie Xippas à Paris.

www.dominiqueblais.fr

Références

- *Astronomy domine*, Pink Floyd (1967)
- *La jetée*, Chris Marker (1962)
- *One Million Kingdoms*, Pierre Huyghe (2001)

Œuvres présentées

à la Villa Henry

Harvest (Forme primitive), 2017-2019

30 sphères en verre massif teinté (diam. 6,5 cm)

Production Arcam-Glass

Courtesy l'artiste et galerie Xippas, Paris

© Adagp 2021

En 2017, dans le cadre de la 14e Biennale de Lyon intitulée «Mondes flottants», Dominique Blais a adressé quotidiennement au Mac Lyon, où se tenait l'exposition, une représentation en verre de la lune. Le premier envoi est daté du 6 septembre et le dernier du 5 octobre 2017 : l'œuvre se déroule le temps d'un cycle lunaire complet, d'une lune pleine à la suivante. Tous les colis envoyés étaient rigoureusement identiques, à l'exception du timbre postal apposé qui représentait la phase de la lune à la date de l'envoi. Le protocole mis en place à l'époque par l'artiste.



était un dispositif à la temporalité finie, qui entraînait en résonance avec celle, infinie, des mouvements célestes. En 2019, pour l'exposition «Cristal Paradise» à Nantes, qui consistait en l'exposition d'œuvres réalisées par l'atelier Arcam Glass, le choix a été fait de produire et diffuser une version quelque peu différente de cette pièce qui n'était pas disponible pour l'exposition.

Harvest (Forme primitive), datée 2017-2019 donne à voir la teneur sculpturale - et d'une certaine façon chronophotographique - de *Phases of the moon (Harvest)* avant que ses éléments ne soient séparés et adressés au destinataire par courrier postal. Le titre provient du terme prototype que l'on pourrait traduire littéralement par forme primitive.

Sans mesure, 2018

Techniques mixtes

Dimensions variables

Courtesy de l'artiste et galerie Xippas

© Adagp 2021



Au sujet de *Sans mesure*, imaginée en réponse à l'invitation de l'artiste Julien Nédélec pour son projet «artist-fun space», Dominique Blais lui écrivait : « Je me rappelle de mes premières visites dans les musées au milieu des années quatre-vingt

dix où les thermographes et hygromètres étaient légion courante dans les salles d'exposition pour mesurer et reporter en temps réel sur des bandes de papier millimétré la température ambiante et le taux d'humidité. J'ai un souvenir précis de ces appareils énigmatiques, sobres et discrets, mais aussi très «plastiques». Je me disais à cette époque qu'ils pouvaient se suffire à eux-mêmes en annexant les murs ou les cloisons qu'ils jouxtaient. [...] L'occasion m'est donnée d'activer une œuvre mettant en scène ce type d'enregistreur.

Déposé sur un fond préalablement peint de la même couleur que l'enregistreur, l'appareil n'a plus de fonction de mémorisation, le papier ayant été retiré. Il restitue de manière ténue les variations (et les non-variations) sans en garder les traces. Le cylindre tourne sur lui-même, les stylets venant subtilement l'affleurer à l'instar des premiers phonographes. La lente et (quasi) imperceptible rotation suggère en filigrane l'impalpable mécanique du temps qui passe. »

à l'Observatoire

Apparatus (Rotatio), 2011 - 2015

Platine à révolution journalière, disque vinyle sérigraphié

Courtesy l'artiste et galerie Xippas, Paris

© Adagp 2021



Apparatus (Rotatio), réalisée en 2015, est l'une des dernières pièces issues d'un projet aux multiples ramifications entrepris par l'artiste au pôle nord en 2008. Cette œuvre consiste en une sculpture inspirée d'un tourne-disque qui serait dénué de tout

système d'amplification, ne conservant par là même que sa fonction giratoire. La face B du vinyle *Apparatus*, sur laquelle une représentation graphique du territoire du Svalbard avait été sérigraphiée en 2011, devient ainsi une cartographie sélective du cercle arctique et, en opérant une révolution d'un tour par jour, une certaine représentation du monde.

Apparatus est un objet de documentation qui prend la forme d'un disque vinyle et d'un livret regroupant des informations sur les œuvres réalisées à la suite de la résidence Arts aux Pôles qui s'est tenue à Ny-Ålesund au Svalbard en 2008.

Sophie BLET



Sophie Blet a étudié aux Pavillon Bosio à Monaco et à la HGB, Academy of Visual Arts de Leipzig (DE). En 2015, après une résidence à l'Observatoire de Nice, elle y présente sa première exposition personnelle «Le Grand Méridien» dans le cadre du Printemps des poètes. Son travail a aussi été présenté dans des expositions collectives, notamment à la galerie Bipolar (Leipzig), à la HGB Gallery (Leipzig), au Passage de Retz (Paris) ou à St Remy dans le cadre du 8ème prix de la jeune création ainsi qu'au MAMC+ de St Etienne dans le cadre de la Biennale Art Press, et à la Graineterie de Houilles dans le cadre de la 13ème biennale de jeune création.

« Je cherche à provoquer des énigmes. »

À travers différents médiums (sculpture, installation, dessin, vidéo), je travaille d'hypothèse en hypothèse sur des questions cosmologiques sans réponses. Je m'interroge sur la relation incertaine que l'homme peut entretenir avec le monde qu'il habite : entre espoir d'ancrage, quête d'un lien entre le Ciel et la Terre, et vertige face à un vide indéfini.

Je m'intéresse à toutes ces hypothèses temporaires que les hommes élaborent pour comprendre certains mystères, quitte à y introduire de l'imaginaire. C'est pourquoi mes recherches se nourrissent de théories scientifiques encore en réflexion, de spéculations métaphysiques ou de récits littéraires qui imaginent une interprétation symbolique du monde. Mais les expériences en nature sont tout aussi importantes. Elles sont le lien sensible avec une approche mentale et théorique.

Je travaille souvent à partir d'objets terrestres d'observation ou de mesure, en leur associant une dimension symbolique. Je les reconstruis et les transforme pour donner forme à des objets d'investigation du hasard, du néant, ou du commencement. Ce qui m'intéresse c'est quand la forme devient une question, quand elle va au-delà du «problème» initial que j'investis. Souvent mes installations se tiennent de façon précaire, comme des probabilités en équilibre, des formulations mentales sur l'univers, dont on ne sait jamais combien de temps elles vont tenir.

Une façon de prolonger sculpturalement un certain doute.

«Nourri d'astronomie et de cosmologie, de philosophie des sciences et de physique quantique, le travail de Sophie Blet sonde les angles morts du savoir scientifique. Entre la fiction expérimentale et la poésie spéculative, chaque œuvre investit ce que la science a de plus incertain ou de plus énigmatique pour jouer avec les représentations du monde et échafauder de nouvelles hypothèses métaphysiques. Lunaire et élégante, son esthétique emprunte autant ses formes aux instruments scientifiques (balance, pendule, compas, baromètre...) qu'à la littérature ésotérique (alchimie, symbologie, romantisme noir), plaçant l'articulation du physique et du symbolique au cœur de son travail.»

extrait du texte de Florian Gaité, 2020, Biennale de la jeune création
La Graineterie – centre d'art contemporain de Houilles

<https://cargocollective.com//sophieblet@sophieblet>

Références

- *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Yvon Le Scanff, Editions Champ Vallon, 2007
- *Forgerons et alchimistes, Forme et origine de l'univers, regards philosophiques sur la cosmologie*, Mircea Eliade, 2018
- *Du vide et de la création*, Michel Cassé, 1993
- *La restauration des peintures et des sculptures, Connaissance et reconnaissance de l'œuvre*, collectifs, édition Armand Colin, 2012

Oeuvres présentées

à la Villa Henry

Zénith-Nadir

laiton et acier inoxydable
hauteur variable

Objet ambigu entre la jauge, le compas et la lance, traversant métaphoriquement plusieurs espaces et dimensions, les deux pointes de *Zénith-Nadir* s'amenuisent de plus en plus pour se rejoindre au centre vertical de l'espace aboutissant ou construisant le vide sur lequel elles reposent, métaphore d'un vide primordial. Point de commencement ou point d'arrivée.



Dissoudre - Coaguler (Détruire - Restaurer)

dimensions variables
photographies et peinture à huile sur laiton



Dissoudre - Coaguler (Détruire-Restaurer)

est une série de peintures à partir desquelles j'opère une succession de destructions puis de restaurations d'images de Ciel.

De même que les alchimistes font lentement mûrir les matières pour les parfaire, les transmuter en or et ainsi mener au Grand Œuvre, des pans de ciels sont dissociés, corrigés, en partie effacés, réassemblés, puis transférés et restaurés pour devenir quasiment le spectre d'une image flottant entre le fond doré et la matière noire de l'huile. Entre sacralisation et signes de détérioration.

à l'Observatoire

Depuis et vers le vide

Bois teinté et cuir
300x300x300 cm

Inspirée d'échasses, *Depuis et vers le vide* symbolise une tentative d'élévation depuis la Terre vers le Ciel, et à travers l'imaginaire, jusqu'aux confins de l'Univers.

Basculés, les repères orthonormés vacillent et laissent présager une chute à tout corps qui essaierait d'y prendre place.



Evan BOURGÉAU



Evan Bourgeau vit et travaille à Nice. Devenu célèbre par ses nombreux écrits et ses aphorismes tragi-comiques il poursuit ses recherches seul et auprès du collectif Palam.

Diplômé DNSEP en 2016 au Pavillon Bosio, École supérieure d'arts plastiques de la Ville de Monaco, Evan Bourgeau privilégie le dessin et l'écriture poétique mais pratique également l'installation, la peinture, la sculpture ou la performance.

Evan Bourgeau utilise le langage pour débroussailler le tintamarre de sa pensée, il se veut libre de tous supports et arpente ses recherches et réflexions dans le prisme de l'amour, du partage, du désir, de l'intime ou encore de la nostalgie. Depuis quelques années il se plonge plus spécifiquement dans la poésie qui recèle, pour lui, de plus amples et vastes conceptions du monde.

À travers l'écriture quotidienne, «sur ticket» ou par ses «poèmes banals» ou encore «les films-poèmes» c'est avant tout dans les paysages ratés du monde qu'il expérimente une création intuitive, parfois drôle et burlesque. L'artiste s'interroge et nous interroge sur l'étrangeté des perceptions et les moyens de les communiquer et décortique le rapport entre la pensée et le langage.

Dans ses œuvres, Evan Bourgeau questionne l'idée culturelle de savoir, le principe de la connaissance et la confrontation à la pensée libre et la subjectivité de l'être humain.

Instagram : @evan.bourgeau.ok
@collectif_palam

Références

- *Le Ressac est un Jour Nouveau*, Saona Pratt, Editions La Dernière Vague, Octobre 2020
- *Le Livre de l'intranquillité*, Fernando Pessoa, Editions Christian Bourgois Editeur, 1998
- *Dictionnaire Sauvage*, Pascal Quignard, Edition Hermann, 2016

Oeuvres présentées

à la Villa Henry

Poème banal,
2021
crayon sur papier
21x29,7

Poème banal
L'infini n'a pas son contraire

Poème banal
2021
crayon sur papier
21x29,7

Poème banal

Poème banal
2021
crayon sur papier
21x29,7

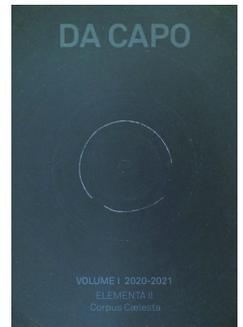
Les poèmes banals sont des réflexions du quotidien, des tentatives de phrases sur papier, au hasard des couleurs. C'est aussi un exercice dans lequel les différentes contraintes que je m'impose trouvent la poésie.

Journal DA CAPO

2021

tirage sur papier, en 20 exemplaires
35x50cm

DA CAPO se situe entre le journal et le magazine. Il est un mélange entre l'édition d'artiste, la revue scientifique et le magazine de science. C'est une déambulation dans le réel et la fiction par la lecture de textes, de poésies, de dessins et de photographies.



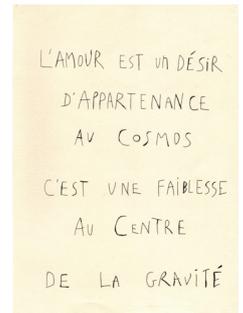
à l'Observatoire

L'amour

2016

Technique mixte sur papier
120x80 cm

«L'amour est un désir d'appartenance au cosmos, c'est une faiblesse au centre de la gravité» Petite jonglerie poético-philosophique pour la première fois exposée lors de l'exposition Alma en 2015 avec Camille Franch Guerra.

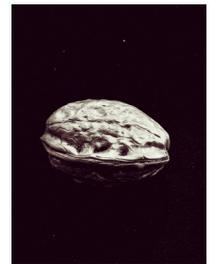


L'indice pensable

2021

Noix dorée à la feuille d'or
Taille variable, édition de 9 noix

Sculpture à la noix dorée. C'est une pièce qui rend hommage à l'une des célèbres phrases de Shakespeare. Ici, en donnant la parole à Hamlet : «O God, I could be bounded in a nutshell and count myself a king of infinite space, were it not that I have bad dreams.» Scène 2 acte 2.



Ici la presque Terre

2020

Tirage sur papier
20x30cm

Cette photographie fait partie d'une longue série de paysages urbains que je nomme « sculptures accidentelles ». Cet espace précisément, se situe à Nice. Il est habité par des migrants, des personnes sans papiers ou sans abris. Installés entre la mer et de grands bétons géométriques les séparant de la ville, des organisations abstraites souvent éphémères se déploient dans ce paysage étrange.



Eric CALIGARIS



Eric Caligaris est un artiste son, né à Nice en 1965. Ses travaux tissent des relations entre ressources rudimentaires, pratiques expérimentales et environnements. Musicien depuis les années soixante dix, il est engagé dans une démarche musicale électroacoustique et acousmatique. Son parcours est jalonné d'installations, d'auditions, de performances et de collaborations diverses (France, Italie, Japon). Il est à l'initiative d'actions socio pédagogiques en parcours itinérants, en ehpad et en milieu carcéral.

Son travail sur le son s'effectue au regard de l'objet d'étude. Ses pièces musicales constituent des explorations sensorielles en liens avec des rencontres, des espaces ou des questionnements. Dans les années quatre vingt, après avoir joué dans différents ensembles, il délaisse les pratiques instrumentales et construit son oreille avec une écoute radio intensive sur plus de trente ans. Il développe des affinités sélectives en musiques contemporaines et pratique le fieldrecording et la transformation sur informatique. Ses bandes son et ses musiques de films comprennent une grande part de recyclage et d'utilisation d'objets ordinaires comme sources acoustiques. Il crée un instrumentarium rudimentaire et éphémère (phono povera), sur la base d'ustensiles ordinaires, et intervient en ponctuations avec des auteurs et des plasticiens. Depuis une dizaine d'années, il se concentre sur des modalités de création musicale avec des sources pré existantes. Il génère ainsi des objets composites sonores entièrement redéfinis, en liens avec des thématiques. Après une série consacrée aux textes par voix synthétiques, il réalise des artefacts sonores en relations avec des données scientifiques.

www.caligaris.fr/art/son

<http://doxity.free.fr/insenssonores>

Poussiérines (M45XO) : www.caligaris.fr/art/son/m45xo

Références

- *Cosmic Orgasm: The Music of Iancu Dumitrescu*, Ana-Maria Avram, Andy Wilson, Unkant Publishers 2013
- *L'Harmonie du Monde*, Jean Kepler, Albert Blanchard (1999)
- *Pléiades de Yannis Xenakis*, Marie-Hortense Lacroix, Michel de Maule (2001)
- *Pierre Boulez, Le pays fertile*, Paul Klee, Gallimard (2008)
- *Les ondes gravitationnelles*, Nathalie Deruelle, Jean-Pierre Lasota, Odile Jacob (2018)
- *Essai philosophique sur l'entendement humain*, John Locke, Vrin (2001)

Oeuvres présentées

à la Villa Henry

Poussiérines (M45XO), 2020-2021

Suite acousmatique en neuf pièces

Œuvre sonore de 34 minutes en 9 parties

Caisson vibrant noir : bois, enceinte, papier, sable

L 16 x l 16 x H 9,1 cm



à l'Observatoire

Diffusion de l'œuvre sonore

Poussiérines (M45XO), 2020-2021

Suite acousmatique en neuf pièces

Œuvre sonore de 34 minutes en 9 parties



Poussiérines en B8V - spectrogramme

(où « X » 3 pourrait désigner un « variable aléatoire » et 0 un « ordre comparable » 4)

Poussiérines (M45XO) entreprend l'expérience esthétique de sons composites reliant l'amas ouvert d'étoiles M45 avec l'œuvre pour percussions Pléiades de Iannis Xenakis et les transformations d'enregistrements d'instruments effectués à l'OCA sur le site d'observation du Mont Gros ainsi qu'au laboratoire de recherche Lagrange à l'Université de Nice Valrose.

Mais qu'auraient donc à voir les caractéristiques d'une nébuleuse d'étoiles avec celles d'une organisation musicale ? A priori, rien de commun, jusqu'à la décision de s'emparer de leurs valeurs et de leurs dispositions respectives. Aveugles et sourds, nous demeurons. Comment parler d'une présence permanente mais invisible ou presque ? D'un voisinage toujours plus proche et paradoxalement distant de 440 années lumières ? Comment décrire des objets complexes et impalpables ? Comment rendre compte de leur mobilité dans une notion du temps différente de la nôtre ? Comment figurer leur individualité et leur imbrication d'ensemble ?

Dans l'espace, le vide ne permet pas la propagation des vibrations. Aucun son émis en dehors de l'atmosphère n'est censé nous parvenir directement. Pour éprouver par l'ouïe une perception vibratoire, il nous faut chercher d'autres systèmes de transposition -et de spéculation-, pour pallier notre manque de perception, interpréter et donner forme à ce qui nous apparaît d'abord comme insaisissable.

Lier des données d'astronomie et de musique, c'est établir un jeu de composition sonore par des relations -a priori improbables- entre deux environnements différents pour produire des accidents, des détournements et des incidents nés de leurs convolutions : un objet tiers, un monstre inadéquat mais aussi une rampe dans la progression des ressentis. [...]

Dans le mode opératoire des Poussiérines, celui du déplacement de la hauteur du diapason, de la transformation des textures, de la survenance d'harmoniques ou d'amorces rythmiques, de nouveaux sons se dessinent sous la contrainte des traitements de signaux à partir d'une nomenclature empruntée à l'astrophysique.

Les jeux de transformation forment ainsi des altérations percussives ou résonnantes, infligées à des fragments de l'œuvre source, pour définir de nouveaux matériaux sonores placés en incidence avec des bandes composites en rapport avec la communication spatiale.

Les chassés croisés de consonances ou les télescopes qui résultent de ces amalgames, les cadences et les variations de tons constituent des ensembles convergents vers une unité tonique ; celle du sifflement, du linéaire et de la tranche temporelle.

A la manière d'une vision périphérique, écouter un acouphène permet de révéler un espace acoustique occulté.

Caroline CHALLAN BELVAL



Caroline Challan Belval est née en 1977. Elle vit et travaille entre Nice et Paris. Sa recherche s'inscrit aux frontières de l'art et de l'architecture et se développe en prise directe avec le monde actuel, urbain ou industriel, à partir d'un travail d'atelier et d'immersions sur site.

Le dessin, la peinture, la gravure, deviennent le point de départ d'une dynamique générant des projets interdisciplinaires où les œuvres

fonctionnent en apportant des connexions, et conduisent à explorer les sciences, comme l'anatomie, la physique, l'astronomie, les technologies du son ou encore, l'informatique et le graphisme qui interviennent dans la création d'œuvres en réalité augmentée.

L'objet de cette interdisciplinarité qui brouille, sinon efface, les frontières traditionnelles de l'art et des sciences, consiste à produire chez le spectateur une mobilisation multi-sensorielle.

La démarche de Caroline Challan Belval interroge la forme et l'espace, l'émergence de la lumière. Ses réalisations suggèrent les structures cachées d'un univers architecturé et mettent en scène sa perception par le public. L'installation d'œuvres en réalité augmentée au cœur d'espaces publics comme le Musée national Marc Chagall (novembre 2019) à Nice ou le Port Hercule à Monaco (Mars 2021), offre une lecture subtile de l'espace grâce à la mise en abyme de l'œuvre et du public pris ensemble dans un cadre unique, au moment où l'apparition de l'œuvre en réalité augmentée provoque un décalage stupéfiant entre la réalité et la perception sensible des spectateurs.

Caroline Challan Belval est lauréate du Prix arts plastiques de l'Académie d'Architecture en 2015.

Son travail a été présenté dans diverses institutions renommées : MAMAC, Nice, Cité de l'architecture et du patrimoine Palais de Chaillot, Paris, Musée Jean Cocteau collection Séverin Wunderman à Menton, participe à l'exposition Life in the City au MoMA à New York en 2002.

Ses œuvres font partie de collections publiques prestigieuses : MoMA, Bibliothèque Nationale de France, MAMAC, la Cité de l'architecture & du patrimoine.

www.carolinechallanbeval.com

Oeuvres présentées

«Labyrinthes construits ou projetés. La main parcourt l'espace «à l'aveugle», il s'agit de rêver.» C. Challan Belval

Caroline Challan Belval réinterprète la carte du ciel en créant des sphères gravées, intitulées Sphères des bâtisseurs. Ces sphères sont inspirées du globe céleste de Vincenzo Coronelli, gravé en 1693 pour Louis XIV. Elles représentent les « astres fixes ». Sur ces sphères, l'artiste grave l'empreinte du ciel et du temps à l'aide de repères empruntés à l'astronomie ancienne et actuelle. La construction de ces sphères requiert dès lors la collaboration de l'Observatoire de la Côte d'Azur et de l'Institut Astrophysique de Paris. Peu à peu, apparaissent ainsi, amas d'étoiles, supernovae, nébuleuses, galaxies, quasars, nuages sombres, poussières, objets invisibles, «champs du ciel banals», qui animent le ciel profond.

Leur position, leur mouvement, les forces qui régissent leur progression et leurs déformations font l'objet d'hypothèses - artefacts humains qui se matérialisent sous forme de peintures ou de dessins en figures et diagrammes. Les gravures des constellations sont, comme dans l'Aleph de Borges, l'expression d'un monde visible depuis un point unique : celui de l'observateur.

Carole Lenfant, commissaire de l'exposition Caroline Challan Belval, Ars architectonica, Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris, 2014

à la Villa Henry

Sphère des bâtisseurs

Eau-forte, aquarelle et imprévus, vernis mou, imprimé à l'encre noire sur un papier Hahnemühle, 1/8
53,5 x 78,5 cm



à l'Observatoire

Sphère des bâtisseurs, empreinte du ciel, 2014

Globe céleste, sphère des fixes. Eau forte, essence de lavande, vernis mou et aquarelle sur cuivre, double encrage noir, rehauts, feuille d'or, impression sur papier Japon Udagami, 108 cm de diamètre.

Impression sur la presse de la Villa Arson, Nice

Langues: français, anglais, grec, arabe, code.

Sources : Centre des données astronomiques de Strasbourg, catalogue Messier, Washington double star catalogue.



Sphère produite avec le soutien de la Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris, pour l'exposition Caroline Challan Belval, Ars architectonica, 11/2014-03/2015, sous le commissariat de Carole Lenfant.

Partenaires scientifiques et production : mise à disposition des semi-fuseaux d'origine par la RMN / Atelier de la chalcographie à Saint Denis, prêt de la sphère gravée de Coronelli par la BNF pour l'exposition Caroline Challan Belval, «Ars architectonica», réalisation de la sphère en collaboration avec l'Observatoire de la Côte d'Azur et l'Institut Astrophysique de Paris, avec le soutien de la Région Provence Alpes Côte d'Azur et de Savoie Métal.

Sphère noire des bâtisseurs, 2015

(exposée sous la grande coupole)

Eau forte, essence de lavande, vernis mou et aquarelle sur cuivre, double encrage argent, feuille d'argent, tirage unique sur papier japon Gampi, peinture ardoise noire, 108 cm de diamètre. Impression : Atelier Moret-Manonviller, Paris.

Partenaires scientifiques et production : Collectif pour la Culture en Essone, Région d'Ile de France, Conseil Général de l'Essone, Observatoire de la Côte d'Azur, Institut Astrophysique de Paris, France.



Sphère immatérielle des bâtisseurs et la vidéo d'une performance sont produites pour l'exposition «Caroline Challan Belval, Le testament d'Eve», au Musée Jean Cocteau- Collection Séverin Wunderman, Menton, 11/2017-03/2018 à partir de la Sphère noire, objet d'un tournage dans la Grande coupole de l'Observatoire de la Côte d'Azur avec la collaboration de Gérard Stérin (lumière et prise de vue), permettant de rejoindre l'échelle des Globes géants de Coronelli.

Ces sphères donnent naissance au projet SOUFFLE.

Dans ce cadre la sphère immatérielle est présentée en réalité augmentée à l'Observatoire de la Côte d'Azur, positionnée au-dessus de la Grande Coupole.

Modélisation : Virtuose Reality, Développement : Aslsoft.

Le projet SOUFFLE, en cours de montage, bénéficie du soutien de l'Université Côte d'Azur et de l'EUR CREATES.

Lien vers la sphère immatérielle - à découvrir devant la grande coupole :

<http://www.carolinechallanbeval.com>

L'Application SOUFFLE est disponible sur l'App Store (IOS)

« Vivez l'expérience unique SOUFFLE en réalité augmentée. »



Camille FRANCH-GUERRA



Camille est née à Monaco en 1989 d'une mère italienne et d'un père espagnol. Grandir avec un père photographe amateur et électricien de métier, a suscité chez elle une curiosité de la matière perceptive autant que métaphorique. La lumière, révélatrice d'une esthétique importante offre des

multiples possibilités de perceptions et pose alors son regard sur la théâtralité et la représentation. Camille part en 2013 en résidence à Jingdezhen en Chine, berceau de la porcelaine, également connu comme un lieu iconoclaste où l'art de la « re-création » de l'histoire est presque une tradition. Là où il n'est jamais aisé de distinguer le vrai du faux, elle étudie les notions d'espace et de temporalité en exploitant les paradoxes et leurs impacts au sein de la société. Bien plus qu'une installation, elle construit des situations qu'elle nomme paysage-intermédiaire, soulevant cette réflexion entre la société et son paysage, la rhétorique et sa sémiologie, la représentation et sa perception. En utilisant le lieu comme reflet des dualités hétérotopiques, ses installations s'appuient également sur la lumière, comme support et objet en soi. Depuis, d'autres déplacements, d'autres espaces, parmi lesquels l'Andalousie, le Maroc, et l'Italie ont continué à nourrir son travail. Entre 2020 et 2021, elle effectuée une résidence au Labo de Tra-ver à Nice, atelier-résidence d'artiste de l'association Del'art et la métropole afin de mener des projets artistiques au sein du quartier prioritaire Saint-Etienne. Elle totalement transformé cet espace de création personnel en un espace où la rencontre fortuite d'une vitrine emplies de plantes et de sculptures interrogent notre façon de considérer notre regard. Entre actions et contre don, sculptures lumineuses et cinématographiques, chaque rencontre devient une sorte de fertilité poétique.

Son travail se construit sous forme d'installations arborant un rébus d'objets, de textes, de formes, inspirés de sources documentaires, scientifiques, historiques, mythologiques. J'use de récits dans ma recherche que je mène sur la matérialisation de l'empreinte de l'homme. Ses installations immersives sont construites grâce à des éléments fragmentés, récoltés, fabriqués qui assemblés forment un tout à comprendre et à appréhender qu'elle nomme comme des paysages-intermédiaires.

www.camillefranchguerra.com
www.youtube.com/watch?v=d9XzV46Z86k

Références

- *La Sphère*, Gregory Benford, 1998
- *Astronomicon Livre 1 et 2*, Marcus Manilius
- *Le bruit du sensible*, Jocelyn Benoist
- *Dévier le désastre* - Podcast : <https://www.jpl.nasa.gov/podcasts/on-a-mission-season-1/season-2-asteroids/episode-4-deflecting-disaster>
- *Bennu visualisation close spin* - https://svs.gsfc.nasa.gov/vis/a000000/a004700/a004795/Bennu_spin_close_right_20cm_1080p30.mp4

Oeuvres présentées

Avec la collaboration de Patrick Michel, astrophysicien et Directeur de Recherches au CNRS à l'Observatoire de la Côte d'Azur, spécialiste des astéroïdes notamment de ceux qui croisent l'orbite de la Terre et potentiellement dangereux ; ainsi que d'Aurélie Marcotto, ingénieur d'instrumentation optique au Laboratoire Lagrange et spécialiste de l'élaboration du traitement du signal et d'images pour l'observation astronomique.

Camille crée des sculptures de fiction qui se rattachent à ce fantasme de la découverte, née de la rencontre entre lumière et poussière comme émergence de la vie sur terre, elle joue avec les images de salles grises, d'objets précieux, de discours érudits, pour emmener la poétique de l'insaisissable que produit la recherche à travers le cosmos.

La disparition, la beauté de l'invisible et la géométrie des formes construisent un ensemble d'objets incongrus questionnant le fantasme de la condition humaine. Parcelles d'astéroïdes du cratère Chicxulub, pierre de bismuth, matière noire ou simulacre d'accélérateur de particules de poche, tout ces éléments invitent à reconstruire le questionnement incessant de cette émergence de la vie encore inconnue.

Cette installation a pris son point de départ dans un livre de science-fiction, *La Sphère*, de Gregory Benford, où une jeune scientifique, procède à une expérience ambitieuse qui tourne mal et l'accident va donner lieu à l'une des plus importantes découvertes de l'histoire de l'humanité. Tout en soulevant l'impact de l'homme au sens même de la structuration scientifique, c'est dans cette fantasmagorie déroutante qu'une partie de l'imaginaire né. Son regard s'est alors porté sur la qualité empirique de la science reflétant un certain paradoxe de la pensée humaine. L'installation éclatée entre l'Observatoire et la Villa Henry en évoquera une intimité onirique, une fragilité du vivant inconnu, du mystère.

A la Villa Henry

Planétésimaux n° 2, 2021

Ancien pied d'appareil photo en laiton, vitrine, feuille d'or, cube dichroïque, cheveux, premier oeuf d'une poule recouvert de poudre de graphite, mini accélérateur de particules en cuivre, fil de cuivre, fil à plomb toupie recouvert de charbon

165 x 35 x 50 cm



Planétésimaux n° 3, 2021

Ancien pied photo laiton, et feuille d'or plaque de cuivre, dispositif sonore et vidéo de 8min

100 x 25 x 165 cm



Interstices cosmogoniques - n° 20 hommage à la vie sur terre, 2021

Fougère *Asplenium scolopendrium* dévorée par les insectes, fougère *Phlebodium*, plaque de verre de microscope ancien, gélatine rouge, laiton, fil de cuivre.

35 x 15 x 20 cm



A l'Observatoire

Planétésimaux n° 1, 2021

Dalle de led 4800°K, cadre de balsa et encre de chine, socle métal recouvert de charbon, plaque de verre anti uv et reflet recouvert de feuille d'or, coquillage *thalassiarthus*, fil de cuivre, porcelaine bone china, structure d'horloge en laiton et verre, poussière d'astéroïde provenant du cratère de Chicxulub, étain, miroir rond ambré

90 x 65 x 65 cm



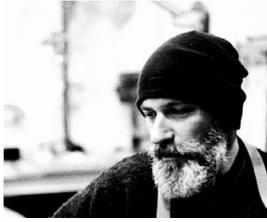
Planétésimaux n° 4, 2021

Porcelaine bone China, socle en laiton (option dalle lumineuse 4800°K)

85 x 80 x 60 cm



Patrick FREGA



Patrick Frega est un bâtisseur. Avec ses outils, son esprit libre de nomade et son regard d'homme d'expérience, il bâtit de ses mains, jour après jour un univers artistique qui lui est propre. Implication totale, tant physique que mentale de l'artiste à la recherche de la maîtrise de l'outil et du geste. Il se mesure

avec lui-même, tente de dépasser ses capacités, remet en jeu chaque jour ses compétences.

Chacune de ses œuvres -ou série d'œuvres- porte en elle cette démarche particulière, teintée du plaisir qu'il prend à son art. On ressent la délectation qu'a éprouvée l'artiste à l'œuvre et on ne peut qu'admirer la prouesse technique. Et Frega n'économise pas sa peine, il a le goût de l'effort, du labeur et du travail manuel.

Cette posture est empreinte d'un humanisme tout rabelaisien. Curieux des autres, l'artiste interpelle, ouvre grand les portes de son atelier, offre un siège et un verre, tient salon, invite d'autres artistes et fait ripaille en bonne compagnie.

Le monde de Patrick Frega est surprenant et généreux mais il a une particularité remarquable, celle d'incarner en un temps unique la tridimensionnalité du passé, du présent et du futur. L'artiste nous offre un voyage spatio-temporel à rebours de l'histoire de l'art. Contemporain, Industriel, Classique, Baroque : les pratiques des temps anciens, la révolution de l'industrie et l'actualité la plus contemporaine se croisent avec aisance dans son atelier.

Le grec ne dispose pas de noms spécifiques pour désigner l'artiste : le poète, le peintre et le potier sont des artisans (démouργοί) et le latin désigne par Artífex, l'artiste et l'auteur, l'artisan, le créateur comme le maître d'un art.

Oui, Frega fait fi de la grande séparation historique entre le concept et le concret, entre le soi-disant « haut monde » des idées et le monde dit vulgaire, de leur réalisation. Et dans notre XXIème siècle qui se meurt de sa désincarnation, peut-on encore prétendre qu'il est plus noble de connaître la science d'un bel art que de le pratiquer ? Peut-on décentement faire perdurer cette dichotomie ? La division fondamentale entre l'artiste et l'artisan pourrait bien n'être qu'un moment de l'histoire de l'art et de l'esthétique...

Le travail de Frega serait-il celui d'une invocation contemporaine des formes intemporelles et universelles de l'art ?

Par le seul fait de vivre pleinement sa praxis, Patrick Frega met toutes ces questions sur la tabula rasa moderniste.

Et dans son art construit par et pour son artisanat, il nous invite, tout comme Duchamp ou Warhol en leurs temps, à reformuler la vieille question platonicienne des rapports hiérarchiques entre l'artiste et l'artisan.

L'artiste est paradoxal, tout comme son art, mais entier comme l'homme. Avec sa sincérité amusée et une fière humilité, Patrick Frega réconcilie l'Art avec la Vie.

extrait du texte d'Isabelle Pellegrini @Circaip

patrick-frega.com
@patrick.frega

Références

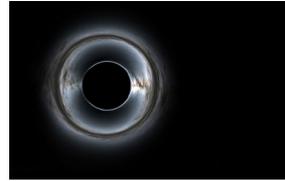
- Alberto Giacometti - *L'espace et la force*, Jean Soldini, 2016 - Essai (Kimé)
- *Strange* - Single in *Not Your Muse* album de la chanteuse et compositrice anglaise Celeste, 2021 - labels Both Sides et Polydor
- *Star Trek*, série télévisée de science-fiction américaine des années 1970, en 79 épisodes de 50 minutes, créée par Gene Roddenberry

Oeuvres présentées

à la Villa Henry

Le Vide du Bouvier

Peinture graphite et pigment sur velours noir
160x130 cm



Le vide est avant tout un concept philosophique. Il désigne l'absence de matière.

Ce n'est pas le néant, l'absence de tout.

On a émis l'idée théorique que le vide du Bouvier s'est formé à partir de vides

de dimensions inférieures, comme les bulles de savon qui se rassemblent par coalescence pour en former de plus grandes. Maintenant regardez de plus près dans le vide... Cela rendrait compte du petit nombre de galaxies peuplant une région de forme vaguement tubulaire qui s'étend au milieu du Vide Mais qui dit vide ne dit pas forcément absence d'événement. Le vide absolu, défini ci-dessous, est donc un milieu statistiquement sans particules élémentaires. La physique quantique, qui définit le vide comme l'état d'énergie minimale de la théorie, montre qu'il reste néanmoins le siège de matérialisations spontanées et fugaces de particules et de leurs antiparticules associées, on parle de particules virtuelles, qui s'annihilent presque immédiatement après leur création. Ces fluctuations quantiques sont une conséquence directe du principe d'incertitude qui affirme qu'il n'est jamais possible de connaître avec une certitude absolue la valeur précise de l'énergie. On appelle ce phénomène les fluctuations quantiques du vide Il s'agit donc d'un des plus grands vides connus dans l'Univers.

Galactic

Gravure sur papier Arches, encadrée
30 x 40 cm

Série de 7 gravures numérotées, signées



à l'Observatoire

Bing Bang

Projection de peinture et pigment sur tapis noir
200 x 300 cm



Le temps est relatif aux choses qui passent...

Cette recherche s'inscrit dans le temps. Le temps des horloges des hommes : celui du déplacement de la terre.

Le temps absolu : celui des périodes de révolution sidérale, le temps sur Jupiter. Je travaille sur cette œuvre depuis deux ans en essayant de la réaliser le plus rapidement possible tel le Big Bang.

Une explosion de matière dans un espace, un résultat irréversible.

Avec nos montres, nous ne mesurons pas le temps mais une durée. Par ce geste je fige une action artistique quantifiée dans une durée. Plusieurs essais et mediums m'ont conduits vers les projections de peinture et pigment par air comprimé pour imiter cet instant. Pour Corpus Caeleste, cette projection a été faite au fusil.

Isabelle GIOVACCHINI



Isabelle Giovacchini est née à Nice en 1982. Elle vit et travaille entre Paris et la région méditerranéenne, en fonction de ses projets.

Figure rare et singulière de la photographie française, elle a notamment présenté son travail FRAC Paca, Occitanie-Montpellier, Champagne-Ardenne, à l'Espace de l'Art Concret (Mouans-Sartoux), au Musée d'Art moderne et d'Art contemporain (Nice), au CCC (Tours) au Centre Photographique d'Île-de-France (CPIF Pontault-Combault), ainsi qu'en galeries, à Paris : Xippas, Isabelle Gounod, Les Filles du Calvaire... Son œuvre a intégré les collections publiques des FRAC Champagne-Ardenne, Franche-Comté et Provence-Alpes-Côte d'Azur. En 2020, elle est lauréate de la bourse Epkhrasis, organisé par l'Adagp et Aica France, qui récompense son travail d'un texte, signé par Léa Bismuth, à paraître dans Le Quotidien de l'Art.

Elle développe actuellement un projet lié aux ressources archéologiques du lac de Nemi, près de Rome. Intitulé pour le moment «L'Esprit du lieu», il bénéficie du soutien de la Villa Médicis, qui l'accueille en résidence en 2020 et 2021, de l'École Française de Rome, qui l'invite à participer à la prochaine campagne de fouilles du lac, ainsi que du Museo della Scienza e della Tecnologia Leonardo da Vinci de Milan, qui met ses archives à disposition de l'artiste. «L'Esprit du lieu» est également soutenu par le CPIF, sous la forme d'une résidence de recherche et de post-production, ainsi que les Amis du National Museum of Women in the Arts de Washington.

Depuis quinze ans, Isabelle Giovacchini effectue un travail expérimental sur l'image.

Elle ne suit pas de protocole prédéfini. De façon empirique et intuitive, elle choisit d'inventer pour chaque œuvre un nouveau dispositif, dédié aux idées qu'elle explore, aux sources qu'elle convoque. Elle prend fréquemment pour points de départ le patrimoine, l'histoire, la littérature ou encore le paysage.

De ses études de photographie, l'artiste a conservé un vocabulaire lié à l'analogie, au fragment, à l'empreinte et au négatif. Ses œuvres peuvent aussi bien prendre la forme d'images, de séries, de vidéos que d'installations. Certaines pièces se concrétisent également en actions, généralement économes et discrètes. Elle s'intéresse particulièrement aux détails et tente de figurer la trace, la lacune et l'absence plutôt que le vide.

En photographie, elle cherche à altérer le médium argentique, à mener puis fixer ses expérimentations jusqu'à un point limite, situé juste avant la disparition des images. En vidéo, elle cherche plutôt le dysfonctionnement et l'étrangeté au sein même du cadre filmé ; elle utilise souvent sa caméra et/ou les projecteurs comme s'il s'agissait de microscopes ou de télescopes. Son travail d'installation et d'intervention est quant à lui une façon d'interpréter, par contrepoints, les phénomènes naturels, iconographiques ou culturels, qui retiennent son attention.

Isabelle Giovacchini travaille souvent à partir d'archives, appréciant l'idée d'utiliser des sources marquées par le regard de ceux qui en sont à l'origine. En puisant dans leur documentation, elle positionne son œuvre dans une logique de transmission. Ses recherches sont aussi souvent ancrées dans le territoire méditerranéen, dont elle est originaire.

<http://www.isabellegiovacchini.com/>

@isabellegiovacchini

Vidéo Atelier A - Isabelle Giovacchini : <https://www.arte.tv/fr/videos/064224-026-A/atelier-a-isabelle-giovacchini/>

Références

- *Les Caprices de la foudre*, Camille Flammarion, 1905, précédé de *L'Empreinte du ciel*, Georges Didi-Huberman, revue *Antigone* n°20, Éditions Verdier, 2002
- *Inferno*, August Strindberg, 1897
- *The Stars Are Beautiful*, Stan Brakhage, 1974

Oeuvres présentées

à la Villa Henry

Atlas des étoiles

Depuis 2018, moulages de fossiles de lys de mer dispersés dans la montagne (un exemplaire sera aussi exposé sous la grande coupole)



Je me promène parfois sur les hauteurs d'Utelle, au pied du Mercantour. Il y a encore quelques années, on y trouvait encore des fossiles de crinoïdes, petits animaux marins ressemblant à des plantes qui peuplaient le massif à l'époque où la mer Méditerranée recouvrait la Côte d'Azur. Lorsqu'ils récoltaient ces vestiges aux formes étoilées, les promeneurs disaient, à juste titre, qu'ils «cueillaient les étoiles». À Dignes-les-Bains, les artisans incrustaient les plus beaux spécimens dans des bijoux. Depuis quelques années, on ne trouve plus d'étoiles à Utelle. Victimes de leur beauté ciselée, elles ont presque toutes été ramassées. En 2018, j'ai donc acheté quelques spécimens de collection dont j'ai réalisé des copies. Depuis, lorsque je me rends à la Madone d'Utelle, j'ai toujours en poche une poignée de ces répliques, que je disperse au hasard de mes marches. Réalisées en argiles, elles ne dureront pas plus longtemps que la rosée du lendemain matin ou la prochaine pluie.

Leçons de ténèbres

Vidéoprojection en boucle
dimensions variables, 2011

Deux tâches de lumière se reflètent sur le tirage d'une image du soleil. La vidéo est la captation de ces tâches semblant graviter autour de lui et qui proviennent en réalité de deux lumières que je tiens à la main hors-champ.



à l'Observatoire

Ethers

Installation au sol
bouteilles, éther, 2010



Jerôme GRIVEL



© Pierre Liebaert, Courtesy L'L, Bruxelles

Diplômé de l'ENSA Villa Arson (Nice), Jérôme Grivel expose et est accueilli en résidence en France et à l'étranger (Palais de Tokyo, Paris, Espace de l'Art Concret, Mouans-Sartoux, Collection Lambert, Avignon, Institut d'Art Contemporain, Villeurbanne, Biennale de Mulhouse, Salon de Montrouge, Cité internationale des arts, Paris, Site Gallery à Sheffield...) Depuis 2016, il est artiste invité au laboratoire «Espace Cerveau», le laboratoire de recherche artistique de l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne et depuis 2019, artiste associé au laboratoire de

recherche CNRS «Factory» à l'Institut de recherche en informatique de Toulouse. Il a été finaliste du prix international Françoise pour l'œuvre contemporaine en 2016, a été nommé à la Bourse Révélation Emerige en 2017, finaliste du prix Science Po pour l'art contemporain en 2019 et du Salomon foundation residency award en 2020. Depuis 2014, il collabore activement avec le chorégraphe Michaël Allibert avec qui il développe un travail transdisciplinaire, entre danse et arts plastiques. Avec lui, il a été de 2015 à 2020 artiste chercheur au sein de L'L* «Chercher autrement en arts-vivants» à Bruxelles. Toujours avec Michaël Allibert, il a fondé en 2016 un programme de résidence de recherche et de rencontre croisée transdisciplinaire arts vivants / arts visuels, la Résidence Croisée.

Depuis une dizaine d'années, je m'attache à explorer, à travers différentes disciplines et fils de pensée, les rapports enchevêtrés, sensoriels, physiques et spatiaux, entre situations, environnements et corps, et les relations sociales et états psychologiques qu'ils entraînent. Ma pratique se développe à travers des objets sculpturaux, des projets d'architectures, des performances et des vidéos. Cette recherche prend appui sur un champ de pensée épistémologique et investit tour à tour des études socio-politiques et bio-politiques d'analyse des rapports de pouvoir, de domination et des stratégies d'émancipation, de sociologie de l'espace, d'anthropologie réflexive, de phénoménologie et de science cognitive. Puisque cela importe de savoir quelles pensées nous utilisons pour penser d'autres pensées, ma pratique convoque un ensemble de « tactiques » émises par les courants conceptuels et critiques, les musiques alternatives et contestataires et les mouvements activistes (appropriationnisme, détournement, œuvres basées sur le langage ou sur des protocoles d'exécution, retournement des dispositifs d'exclusion en source d'émancipation etc.)

En mettant le corps au centre de mes projets, et notamment à travers l'usage de la voix et de la danse, c'est une sorte de « connaissance » par le corps que je tente de faire advenir. On pourrait alors parler d'une « soma-esthétique », cherchant à faire advenir par le corps, les sensations et les émotions, une compréhension de ce qui nous permet de déployer pleinement notre capacité à faire et à exister.

Si nombre de mes propositions impliquent une certaine forme de violence, de dérision, ou bien encore de situations poussées à leurs extrêmes absurdes, mon travail n'oublie pas pour autant de déployer une certaine forme d'humour et de tendresse, comme pour mieux accepter une position inconfortable, cherchant à éviter à la fois la tentation à chercher l'innocence, la tentation à l'auto-flagellation ironique ou bien encore le cynisme.

Le mouvement, le déplacement, les flux tiennent ainsi (qu'ils soient encouragés ou empêchés) une place importante dans mes propositions. Les capacités à se déplacer de manière plus ou moins canalisée ou empêchée cristallisent ici (notamment dans nombre de mes projets architecturaux) le rapport des corps aux structures institutionnelles.

Mes œuvres mettent en place des contextes ou des situations qui laissent la possibilité au retournement et à la négation des empêchements, de la coercition ou de l'aliénation dont elles, en les mettant à jour, semblent être la représentation. Mon travail navigue donc dans les eaux de la contradiction et de l'ambivalence et plutôt qu'une dénonciation binaire et manichéenne entre "bon" et "mauvais", "possibilité" et "impossibilité", "pouvoir" et "soumission" etc., il tente de faire surgir la potentialité d'une prise de liberté d'autant plus affirmée qu'elle s'établit en conversation avec ce qui semble l'empêcher.

www.documentsdartistes.org/artistes/grivel/repro.html

@jeromegrivel

Références

- *Nouvelles Musiques des sphères*, Sylvie Vauclair, Paris Odile Jacob, 2013
- *Les espaces de l'homme*, Alain Berthoz, Roland Recht (dir.) Paris : Odile Jacob, 2005 (Collège de France)
- *Le goût piquant de l'univers, récit de voyage en apesanteur*, Élisabeth Brune, Paris : Le Pommier, 2004

Oeuvres présentées

Si l'on devait trouver un dénominateur commun au travail pluridisciplinaire de Jérôme Grivel, ce serait celui de la perception. Qu'elles se concrétisent sous forme de sculptures, d'installations sonores, de vidéos ou bien encore de performances, les stratégies en jeu dans son travail visent constamment à impliquer les limites physiques et perceptuelles des spectateurs ou de son propre corps. [...] Volontairement aussi bien efficace qu'inefficace, le travail de Jérôme Grivel questionne, avec une ironie dissimulée mais tout en s'interdisant le moindre cynisme, nos manières d'être face aux objets, aux formes et autres stimuli qui nous entourent.

extrait du texte d'Alys Demeure

à la Villa Henry

Module à réflexions (étude #7)

2012, Aluminium, fibre de verre, résine
15 X 10 X 8cm



Module à réflexions (étude #10)

2012, Aluminium, fibre de verre, résine
15 X 10 X 8cm



Module à réflexions (étude #11)

2012, Aluminium, fibre de verre, résine
15 X 10 X 8cm



à l'Observatoire

Module à réflexion #2

2009, Résine, fibre de verre, acier,
400 x 400 X 30 cm



Delphine MOGARRA



Vit et travaille à Marseille. Diplômée en 2016 d'un DNSEP avec les Félicitations du jury à l'Esadmm, les Beaux arts de Marseille. Delphine Mogarra travaille avec la fragilité du vivant, avec la Physis, elle s'intéresse à la naissance et à la croissance des formes. Elle propose avec ses sculptures et installations d'accompagner l'œil vers l'observation de

rencontres, réfléchissant l'impermanence des matières et le cycle, créant un terrain de confusion où se joue des expériences alchimiques.

Après une résidence dans une entreprise fabricant des eaux de Cologne, inspirée par les procédés de macération et de mélange des liquides elle construit un projet intitulé «Laboratoire Soluble», où elle met en place les bases d'un protocole de transformation de débris de l'environnement avec un centre social et un groupe d'adolescents : les éléments récoltés dans le quartier rencontrent différentes étapes ; de la dissolution à la cristallisation, vers un cycle de métamorphoses chimiques.

En 2017, Delphine Mogarra fonde avec Charlotte Morabin un lieu de production, de recherche et d'exposition : l'Atelier Hyph. Tournées vers l'expérimentation et la pédagogie, elles animent à la fois des ateliers pour le public et invitent d'autres artistes à réfléchir sur des pistes proposées.

Depuis 2018, elle occupe le poste d'Assistante d'Enseignement pour les Ateliers Publics des Beaux-Arts de Marseille.

"Delphine Mogarra est en constante expérimentation, en observation et analyse continues du monde. Les moindres petits morceaux de matière deviennent des univers, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, l'artiste fait le pas, photographie, cadre, déchire et nous entraîne avec elle dans une échelle nouvelle dont elle est la maîtresse, immense et minuscule, abyssale et stratosphérique. À cela les mots s'ajoutent, s'accrochent, s'entremêlent pour raconter sa vision, sa recherche. La poésie, la mythologie, la philosophie, la science, Delphine Mogarra les lit, s'en imprègne et écrit, mettant ainsi en forme les mots comme un paysage sculpté."

Extrait du texte d'Isabelle Pellegrini / Circa, 2019.

www.delphinemogarra.com

www.instagram.com/delphinemogarra/

Références

- *Métamorphoses*, Emmanuele Coccia, Éditions Rivages, 2020
- *L'art et le vivant*, Jackie Pigeaud, Collection NRF Essais, Gallimard, 1995
- *Les cristaux et la cristallisation*, par S. Duclau, édition originale : 1882, Hachette livre Bnf 2014

Oeuvres présentées

à la Villa Henry

Demi-Sphère

Plâtre, L 63cm x P 30cm x ø 60 cm, 2021



«La demi-sphère ou demi-cercle : Matrice.

Elle est le symbole du ciel et la présence de l'esprit divin dans sa projection sur la terre, le visible et l'invisible. De façon plus réduite, la féminité en attente de fécondation. »

Dans ce projet, Delphine Mogarra opère par érosion progressive dans le plâtre pour sculpter le creux dans la forme pleine. La sculpture offre un paysage métaphorique et marque un temps à la fois de séparation et point de contact entre le ciel et la terre, entre l'extérieur et l'intérieur.

Prête à accueillir, elle évoque une rencontre possible ou en train de se dérouler : l'impact se fige, le souffle s'imprime dans l'ondoiement aspirant de la surface. Le projet «Demi-sphère» s'est construit initialement en relation avec la personne à qui est offerte la sculpture. Plusieurs blocs de plâtre ont été travaillés progressivement en fonction du destinataire. Une fois offerte, elle devient un contenant pour une possible récolte ou pour des éléments immatériels : pensées, rêves...

Pour l'exposition Elementa, Corpus Caeleste, le projet prend une autre dimension, la demi-sphère engage une autre relation avec l'espace.

Astres de Pétri

Série de sculptures, plâtre et expériences cristallisées, 2021

La forme des *Astres de pétri* s'est révélée dans le désir de saisir des expériences fragiles sur le point de disparaître. Les mélanges cristallisés dans la boîte de pétri ont été absorbés par le plâtre, le dépôt a creusé des cavités, corrodé la matière.



Astres de Pétri © Aurélien Meimaris

Ses sculptures ont été réalisées dans le cadre du projet «Laboratoire soluble» qui s'est déroulé durant l'été 2020 grâce au dispositif «Rouvrir le monde» impulsé par la DRAC PACA. Delphine Mogarra et un groupe d'adolescents, entre 11 et 15 ans, engagés dans le secteur jeunesse de la Maison Pour Tous de Saint-Mauront (Marseille) se sont rencontrés autour du projet de l'artiste.

Ils ont travaillé ensemble pendant deux semaines pour construire et organiser le «Laboratoire Soluble» au sein du centre, pensé comme un lieu de connivence entre art et science, un outil d'observation des cycles de transformation de la matière. À partir d'une récolte de débris trouvés dans l'environnement, le processus de dissolution s'est enclenché pour ensuite passer à la cristallisation avec le sel des éléments, et pour finir avec l'absorption par le plâtre des mélanges cristallisés dans les boîtes de pétri.

« Expérimenter la transformation de ce qui se meurt, de qui se meurt
Proposer un procédé, une autre vie grâce à l'évaporation et l'absorption, aux mouvements chimiques

Devenir Planètes »

à l'Observatoire

Physis

Pâte à pain crue et nylon, Table de travail en bois, 80x180x80cm, 2016 - Réactivée en 2021 pour Corpus Caeleste



Physis © Cécile Braneyre

«Ils saisissent la fluidité des choses naissantes, la labilité du monde en formation. Entre ce que Valéry appelait 'le vide et l'événement pur', dans cette indécision du temps et de l'espace où surgit la forme, déjà discernable et dicible, pas encore fixée, ils pensèrent la création en songeant à la graine et à la plante, au levain et à la pâte, à la présure et au fromage, à la semence et à la greffe.»
Jackie Pigeaud, *L'Art et le Vivant*, 1995

Les formes sont cristallisées dans le tissu de nylon pendant leur expansion. La pâte à pain en train de lever arrive parfois à s'échapper de son moule jusqu'à fusionner avec. Des excroissances et des surfaces moins lisses se forment.

La pâte blanchit avec le temps et devient précieuse comme de la porcelaine. Les formes sont figées mais donnent à voir un moment fugace, vif : Des éclosions interrompues.

Elles proposent un voyage dans la matière. Un monde saturé implusif. Des micro-univers en expansion. Se rapprochant d'une genèse de la forme. Une vision cosmogonique de la création.

Eve PIETRUSCHI



Née en 1982 à Nice, Eve Pietruschi étudie à l'École Supérieure Nationale d'Art la Villa Arson de 2002 à 2007. Elle porte un intérêt particulier au dessin, à l'observation.

Sa pratique depuis 2007, s'oriente vers le paysage, la question de la trace, de la mémoire. Elle nous invite à réfléchir sur la question de l'échange, de la transmission, sur notre rapport à la nature et à l'environnement. Les relevés photographiques de paysages en friches, de serres abandonnées, les récoltes de fossiles, de végétaux constituent son vocabulaire et ses archives.

Le dessin, les voyages immobiles (installation) en sont les formes et offrent différents points de vues. Au travers de ses voyages immobiles, la mémoire, l'empreinte, la lumière, le silence, la marche sont convoqués. L'ensemble du travail converge vers un temps hors du temps contemporain, propose un espace dans un espace, une hétérotopie où l'on peut ralentir le temps, observer, écouter, sentir, lire... prendre racine...

Elle crée avec Rébecca François, commissaire d'exposition et critique d'art, le projet « des autostoppeuses », qui milite pour le ralentissement et les rencontres aléatoires ; www.lesautostoppeuses.com / 2015, elle est invitée à participer à la revue de dessin Roven n°11, rubrique Album / 2020-2021, elle travaille avec Isabelle Pellegrini, Critique d'art, commissaire d'exposition sur un projet d'éditions à propos d'usines en friches, de serres à l'abandon, de nature.

« Marcel Mauss dans son Essai sur le Don – Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques expose et précise cette idée d'échange : « De plus, ce qu'ils échangent, ce n'est pas exclusivement des biens et des richesses, des meubles et des immeubles, des choses utiles économiquement. Ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, des services militaires, (...), des danses, des fêtes, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes (...) ». L'artiste, par l'intermédiaire de ces offrandes, m'invite à réfléchir sur la question de l'échange, de processus, de notre rapport à la nature et à l'environnement, induit par les éléments présentés sur la table. »

Extrait du texte Sensation un pas de côté de Fabienne Bideaud à propos de la pratique de l'artiste

[@evepietruschi](http://www.evepietruschi.com)
www.documentsdartistes.org/artistes/pietruschi/repro.html

Références :

- *Aux origines des plantes, des plantes anciennes à la botanique du XXI^{ème} siècle*, sous la direction de Francis Hallé, 2008, éditions Fayard, chapitre 13 : *Les plantes et la lune traditions et phénomènes*, Ernst Zürcher
- *L'influence de la lune sur les cultures*, 2003, La maison rustique Flammarion
- *La lune et ses relations avec les premiers botanistes*, T.GOUPIL, Lejeunia, revue botanique, avril 2014.
- *Là où croît le péril...croît aussi ce qui sauve*, Hubert Reeves, 2013, éditions Seuil

Oeuvres présentées

L'œuvre interroge le lien possible entre la lune et les végétaux. Dans les traditions et au travers des différents continents l'homme a toujours travaillé avec la lune pour les récoltes, couper du bois, semer, pour des rituels, pour organiser la vie sociale. On retrouve là, un lien de l'homme avec la terre où l'observation était l'une des activités majeures. Séléné, se propose d'évoquer ce lien avec le Vivant, les traditions, nos intuitions et la lune.

à la Villa Henry

Séléné (en grec, déesse de la Lune. Selene première mission spatiale lunaire japonaise), 2021, bol d'argile cuite et graines semées. Socle en bois.



L'œuvre est à arroser une fois par semaine ou plus selon la température et nécessité de l'attention, de l'observation afin de suivre le cycle de croissance de la plante. Elle s'inscrit dans l'ensemble de l'installation à l'OCA.

à l'Observatoire

Séléné, 2021, installation d'offrandes, bol en argile crue et cuite, contenant des cueillettes, présentées sur un socle en bois et torchis (terre et herbes), livret papier (carnet des cueillettes selon les lunes d'octobre 2020 à mai 2021), 120 cm de diamètre



Un plateau en bois accueille un lit de torchis fait de terre de l'arrière-pays niçois et d'herbes. 16 bols en argile crue ou cuite contiennent

des cueillettes faites pendant 8 pleines lunes et 8 nouvelles lunes. Certaines cueillettes suivent la lune et les jours fleurs, feuilles... et d'autres cueillettes sont faites selon mon intuition et l'écoute de la flore du jardin.

Les macérats sont laissés à la lumière du soleil et de la lune durant 30 jours. La terre de mon jardin est récoltée, séchée puis cuite dans un four artisanal. Une édition confectionnée par mes soins, indique les dates des cueillettes et ce qu'elles contiennent.

Carnet des cueillettes et des lunes - Suivre le sens des aiguilles d'une montre à partir de l'emplacement du livret pour savoir à quoi correspond le bol+la cueillette :

- 16.10.2020 nouvelle lune - graines de glycine
- 31.10.2020 pleine lune - feuilles de verveine
- 15.11.2020 nouvelle lune - macérât de calendula
- 30.11.2020 pleine lune - aubépine
- 14.12.2020 nouvelle lune - clémentine séchée (cueillie à la Villa Henry)
- 30.12.2020 pleine lune - graines en terre
- 13.01.2021 nouvelle lune - macérât de fleurs de bourrache
- 28.01.2021 pleine lune - macérât de fleurs de romarin récoltés 1 jour avant jour fleur
- 11.02.2021 nouvelle lune - macérât de violettes en jour fleur
- 27.02.2021 pleine lune - résine de pin (sera brûlée comme encens lors de l'installation de l'œuvre pour l'exposition)
- 13.03.2021 nouvelle lune - semis de fleurs 1 jour avant jour fleur
- 28.03.2021 pleine lune - pierre
- 12.04.2021 nouvelle lune - pissenlit
- 27.04.2021 pleine lune - fleur de thym
- 11.05.2021 nouvelle lune - fleur de sureau
- 26.05.2021 super lune - rose

Duo TODÈL



Delphine Wibaux et Tom Rider composent le duo Todèl.

Leur pratique commune est née en 2013 autour de l'installation «Dissoudre le lieu». Ils vivent et travaillent entre Marseille, Simiane-la-Rotonde et ailleurs en

nomades, collaborant parfois avec d'autres artistes mais aussi des chercheurs, géologues, radioamateurs ...

Après une résidence de deux ans aux Ateliers de la Ville de Marseille et diverses expositions en France et en Belgique, ils ont pris part en Décembre 2019 au séminaire «Voir le temps venir» ayant eu lieu au Jeu de Paume sur une invitation de Jean-Christophe Bailly, développant la relation temporelle en jeu dans leur pratique. Une édition de ce séminaire est actuellement en préparation.

Accueillir l'invisible, accueillir l'in audible : c'est ce dont se chargent les propositions artistiques du duo Todèl. Mais pour ce faire, il faut avant tout faire place, tant aux récoltes de poussières ou de terres – qui viendront se loger dans les sites interstitiels des installations – qu'au temps de la transformation. Si les installations du duo d'artistes appellent la conception de mécanismes (Delta Aurigide, 2014) ou d'instruments d'observation (Avant les mots, 2015) nécessitant des connaissances scientifiques avérées, elles ne s'abiment jamais dans un écueil techniciste. Situés au croisement des arts et des sciences, les bricolages qui résultent des recherches du duo s'ouvrent au poétique et à l'imaginaire.

En créant des éléments sculpturaux hybrides permettant une approche phénoménale du monde – citons les "tamis perceptifs" de «Dissoudre le lieu» (2013), les foyers de projection enveloppés de coques en céramique d'«Avant les mots»-, les artistes engagent une dialectique entre objets à voir et qui donnent à voir. Cette mise en regard soutient la volonté de réinterroger l'objet sculptural.

Le duo Todèl poursuit ses interrogations jusqu'à réactiver des questions essentielles comme « Qu'est-ce que voir, entendre, sentir, toucher ? » grâce à ses arrangements optiques ou auditifs mettant en éveil une perception progressive du monde qui s'attache à la fois à la persistance et au changement.

C'est dans cette mouvance que s'inscrivent les potentielles rencontres sonores avec des astéroïdes offertes par des diffuseurs acoustiques en suspension dans la forêt de Cadarce (Delta Aurigide). Il en va de même pour l'immersion au cœur de projections macroscopiques de peaux minérales et organiques que le déplacement du regardeur, conjugué à la fragilité des suspensions des foyers de projection, attire vers des espaces ottants (Avant les mots).

Parce qu'il cherche à s'enquérir du monde en explorant la multiplicité des modalités d'être-au-monde, Todèl profile une figure plurielle de l'artiste – tour à tour ou tout à la fois poète, voyageur, chercheur, expérimentateur, aventurier, explorateur – en constant déplacement. Les propositions des artistes semblent se constituer en suivant un processus qui pourrait s'apparenter à celui de la floculation, phénomène d'ailleurs à l'œuvre dans la réalisation de la barbotine servant à créer certaines de leurs pièces.

La porosité de chaque proto-installation paraît laisser la possibilité à une production future ou antérieure – qu'elle soit conçue en duo ou qu'elle émane des pratiques personnelles de chaque artiste – de s'y agréger. C'est dans cette disponibilité à l'autre que les installations des artistes, au fil du temps, prennent de la teneur et se tiennent.

Christiane Armand

@duotodel

www.facebook.com/todel0

Références

- *Les Mémoires D'un Astronome*, Camille Flammarion, 1912
- *Guide de l'astronome amateur* - Didier Godillon, Edition Doin 1967
- *L'Université du désastre* - Paul Virilio, Edition Gallilée 2007

Oeuvre présentée

à l'Observatoire

Hélioagauègraphe

Quelques minutes-lumière de feu

Tissu végétal

Dimensions variables selon l'espace, 2021



Comment cerner le passage du jour, de sa discrète émergence à sa dissolution, de l'heure dorée à l'heure bleue ?

Nous orientons et canalisons l'énergie lumineuse de notre étoile au travers d'une sphère de verre. Elle se dépose dans le tissu végétal qui reçoit son passage. C'est un feu infime, tison contrôlé, point foyer où se rassemble la puissance solaire.

Un ensemble de feuillets ont recueilli ce flux pendant une journée, ils en gardent la trace au cœur de leurs fibres. Nous choisissons une espèce invasive ici, coupée au plus bas de ses rhizomes régulièrement par la main humaine pour éviter sa propagation. Nous nous autorisons à recouper la feuille elle-même et à utiliser sa peau pour y graver un sillon de lumière, créant une partition journalière au rythme du passage des nuages.

À l'aube de l'anthropocène, nous nous interrogeons aussi bien sur notre propre besoin d'agir, d'élaguer, de contrôler que sur la puissance végétale et sa lente capacité à s'adapter, à muer pour se renouveler et exister, en cohabitation avec nous dans un premier temps, puis après notre passage.



Delphine WIBAUX



© Tom Rider

- celui de l'image essentiellement, mais aussi la sculpture, l'installation, l'écriture et le son, afin de mettre au point ce qu'elle nomme des «captations». Attentive aux signaux faibles, elle cherche de manière sensible à redonner du sens et de la perception à l'égard du vivant.

Depuis 2014, elle a collaboré en France avec la Fondation Luma, les Ateliers Medecis, la Collection Lambert, le Parc Saint Léger, les Capucins ou encore le musée Dauphinois. A l'international, elle a développé ses recherches lors de résidences en Chine à Suzhou, en Lettonie à Cesis ou encore en Géorgie pour Tbilisi Art Fair.

Lauréate du prix des galeries Art-O-Rama en 2017 suivi d'un solo show en 2018 en tant qu'artiste invitée, une monographie a été éditée sur son travail dont le texte est signé par Jean-Christophe Bailly.

«Un art de manipulations lentes et secrètes, nocturnes la plupart du temps, une science fine des dépositions et des extractions, un rapport constamment maintenu avec la nature et la matérialité de tout ce que l'on peut toucher ou voir – c'est ainsi que se présente le travail entrepris par Delphine (...) et dont on devine qu'il ne peut, compte tenu de son amplitude, que se recharger continuellement à lui-même, à la façon d'une suite de protocoles d'expérience se renouvelant en cascade. (...)

On pourrait dire qu'avec ses différentes expériences de captation, elle mène un travail quasi photographique, mais qui se ferait sans appareil – l'appareil cette fois c'est la performance lumineuse continue de l'univers. (...) Ici, la surface est à l'air libre et le temps de pose est très long ou, mieux, il n'y a plus, à proprement parler de pose, il n'y a plus que l'action du temps, et elle est continue : l'univers infuse.

L'image est ainsi obtenue par captation – les surfaces étant directement exposées à l'action de la lumière. Les temps d'exposition des surfaces sensibles sont longs, mais encore souvent les résultats ne sont pas fixés : de telle sorte qu'entre ce qui apparaît et ce qui s'efface existe une continuité : l'image fixe est comme soumise à une sorte de fondu enchaîné très lent (...) qui la relie à son devenir – à son effacement. Ce qui vient est en même temps ce qui s'en va.

Elle parle à leur sujet d' « images vivantes » : à la limite, il n'y a plus image, mais passage, sillage. Que l'image à laquelle on est confronté soit elle-même un sillage et, comme telle, un vestige, c'est vers cette idée que nous portent ses expériences. Ce que l'on voit, qu'il s'agisse de surfaces ou de volumes, c'est le contraire de ce qui est cadré, soclé, fixé, ce sont des copeaux, des fragments, des chutes (...)

Rien de gratuit à cet échange entre une production artistique et quelque chose de trouvé – ce qui est en jeu, (...), c'est le passage du temps et les gestes par lesquels ce passage peut être rendu présent.

Nous avons à disposition nos sens (...): les outils qu'elle fabrique sont comme des affineurs de percept qui viennent augmenter et enrichir notre rapport au sensible.

Née en 1991 et diplômée de l'École Supérieure d'Arts et de Design Marseille-Méditerranée en 2014, Delphine Wibaux vit et travaille tantôt à Marseille, tantôt en itinérance.

Travaillant, selon les projets, seule ou en collaboration, elle utilise différents mediums

Dans leur diversité technique inventive, ils couvrent une étendue qui va des plus anciens gestes (comme la cuisson, la décoction) à l'utilisation de moyens sophistiqués provenant des sciences de la nature, avec pour finalité une écoute démultipliée, affinée, hypersensible. Le but n'est pas simplement d'obtenir une qualité de définition supérieure, mais à travers elle, de rendre notre vie plus réelle et ressemblante, plus approchée. »

Extrait du texte de Jean-Christophe Bailly

delphinewibaux.fr

facebook : Delphine Wi Baux / Instagram : @wibauxdelphine

Références

- *Mars : une exploration photographique*, Francis Rocard, Nicolas Mangold et Xavier Barral
- *Rapport sur l'éclipse totale de soleil observée à Dangolah (Nubie) le 18 Juill 1860*, Mahmoud-Bey, Paris, Mallet-Bachelier Impr, 1861
- *La mer si grande*, Martin Waddell & Jennifer Eachus, 1994

Oeuvres présentées

à la Villa Henry

(Delphine Wibaux est présente à l'Observatoire avec l'oeuvre du duo Todèl qu'elle forme avec Tom Rider)

Border la face cachée, border la lune par mon corps.

Installation in situ

Impressions sur papier, encre pigmentaire, aimants, grès émaillé, traces végétales et minérales

Dimensions variables selon l'espace, 2021

Au début de cette collaboration avec l'OCA, résonne en moi un sujet sur lequel travaille certains scientifiques : l'observation des bords de lune, permettant de prendre conscience de la turbulence de l'atmosphère. En dialogue avec Yan Fantei-Caujolle, je recueille quelques-unes de ces captations.

Une fois à l'atelier, les bords de la lune frôlent les bords de mon corps. Je cherche la trame, la courbe du paysage à travers un corps terrestre, des lésions internes possibles et quelques arrondissements célestes.

Albedo, blanc de l'écorce. Je sonde ces territoires fluides - membrane, trajectoire. Parfois, une crête osseuse.

Sur le papier, j'aperçois les bords diffus et les épanchements possibles.



Dans la céramique, je sens les reliefs d'une cartographie à déchiffrer : territoires du cerveau, connexions synaptiques en éveil ou terre inconnue sur sol lointain. Au sein de cette installation, se rencontrent ces différentes échelles possibles d'interprétations et d'espaces : internes, externes, corporelles, de l'infime à l'immensité proche de notre satellite naturel.



Tous nos remerciements à

Alain Anglade
Guillaume Aubry
Tom Barbagli
Christophe Benoist
Jean-François Bernadac
Jocelyne Bettini
Muriel Blanchard-Billerey
Tristan Blumel
Erick Bondoux
Marion Bouqinet
Christian Capriani
Ludovic Cardon
Benoît Carry
Julien Chabé
Bertrand Chauvineau
Laura Colagreco
Mauro Colagreco
Aurélien Crida
Clémence Durst
Yann Fantei-Caujol
David Ferrer
Marc Fulconis
Isabelle Giaume
Paul Girard
Carole Gouvret
Sterling Hudson
Catherine L'hostis
La Galerie Xippas
La Librairie Les Parleuses
Stefano Lun Kwong
Aurélie Marcotto
Stéphane Mazevet
Patrick Michel
Bruno Mongellaz
Frederic Morand
Celine Moulin-Olivier
Denis Mourard
Simon Muller - Arcam Glass
Julien Nédélec
Robin Osstyn
Gilles Pellegrini
Luc Poirier
Jean-Pierre Rabiet
Tania Regimbau
Sylvie Robbes-Dubois
Carolyn Robert Girard
Eva Rouland
Benjamin Routier
Sophie Rouzière
Delphine Sastron
Sylvie Vaquie

pour leur soutien et leur aide.

& des rendez-vous :

Samedi 21 août Double Vernissage de l'exposition

de 13h30 à 16h30 à la Villa Henry
puis de 17h30 à 20h30 à l'Observatoire

Samedi 28 août de 16h à 18h - Grande Coupole

Rencontre autour du lien entre la Lune et le végétal en présence de l'équipe du Mirazur, le restaurant de Mauro COLAGRECO, Stéphane MAZEVET directeur de l'OCA, Aurélien CRIDA enseignant-chercheur en planétologie et de l'artiste Ève PIETRUSCHI

Samedi 4 septembre de 15h à 17h - Grande Coupole

Projection de «Quel bruit fait le Soleil lorsqu'il se couche à l'horizon ?» (film de Thomas James)
Spectacle conçu par Guillaume AUBRY - en présence de l'artiste et du Mixologue Sterling HUDSON
puis de 18h à 20h signature du livre «Sunset Cocktails» d'AUBRY et HUDSON avec dégustation de cocktails à la
Librairie LES PARLEUSES 18 rue Defly à Nice

Samedi 11 septembre de 14h à 16h - Grand Méridien

Visite sonore avec Eric CALIGARIS autour de la suite acousmatique «Poussiérines (M45XO)»

Mercredi 22 septembre de 18h à 19h30 - Grande Coupole

«À la lunette de nos souvenirs», une performance visuelle et poétique d'Evan BOURGEAU
avec Tom BARBAGLI et Tristan BLUMEL

Vendredi 1er octobre de 18h à 19h30 - Grande Coupole

«Occurrence / NUNTIIS», une performance de Jérôme GRIVEL

**Samedi 2 octobre Double Clôture de l'exposition
accompagnée d'une VisiteSlow poétique**

de 13h30 à 16h30 à la Villa Henry
puis de 17h30 à 20h30 à l'Observatoire

(programmation sous réserve de modification)

+ d'autres créneaux de visites accompagnées sur inscription sont prévues à l'OCA. Les inscriptions aux visites et rencontres-performances ayant lieu à l'Observatoire sont obligatoires ici :
<https://www.oca.eu/fr/arts-science/2938-elementa-2>

Les visites à la Villa Henry sont gratuites mais exclusivement sur rendez-vous, du 22 août au 1er octobre, avec inscription obligatoire par SMS ou whatsapp au : +33(0)661930252

INFORMATIONS

CIRCA

"Villa Henry"
27, boulevard Carnot
06300 Nice
Tram ligne 2 -
Arrêt « Port Lympia »
Isabelle Pellegrini
ip@circa-ip.fr / @circaip

OCA - MONT-GROS

96, boulevard de l'Observatoire
06340 Nice
Bus 84 - Arrêt « Observatoire »
Carolyn Robert-Girard
& Clémence Durst
artscience@oca.eu / @obscoateazur
www.oca.eu